

«Si CJBR m'était conté...»

Raymond Laplante

N.D.L.R. Voici la transcription d'un extrait de l'émission: «Si la radio m'était contée», consacrée à CJBR Rimouski et diffusée à l'antenne du réseau FM de Radio-Canada le 12 juin 1980. Nous tenons à remercier la réalisatrice de l'émission, madame Pauline Sincennes et l'animateur Raymond Laplante pour leur bienveillante collaboration.

«Si la radio m'était contée». L'automobiliste-visiteur pressé qui roule vers le Bas du Fleuve choisit habituellement de prendre la Transcanadienne. Il se prive évidemment de la traversée de quelques-uns des plus beaux villages du Québec.

Cependant, à l'est de Rivière-du-Loup, en quittant Cacouna, il retombe forcément sur la route qui longe le Saint-Laurent. C'est une heureuse contrainte. A la faveur de ce chemin des écoliers, il peut voir à loisir des paysages qui préludent avec bonheur à une Gaspésie encore lointaine, mais qui s'annonce progressivement.

Passé Trois-Pistoles, Saint-Simon et Saint-Fabien, il découvre avec admiration, dans une échancrure de la rive, les îlots du Bic, mamelons de roc et de verdure qui se détachent sur le bleu du fleuve.

Si le récepteur de notre visiteur est fixé à 900 sur la bande AM, il pourra entendre:

«Mesdames et Messieurs, bonjour! A l'antenne de CJBR, 900, la radio de Radio-Canada à Rimouski, c'est l'émission «Tremplin».»

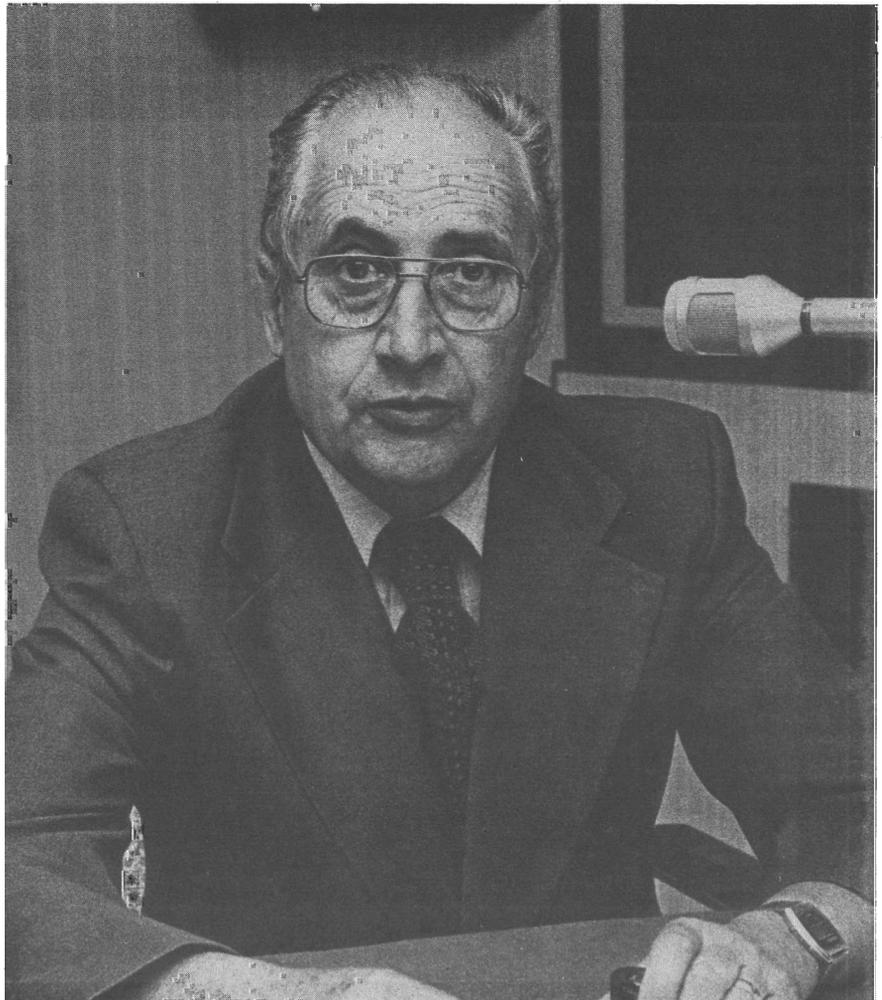
Cette voix radiophonique du Bas Saint-Laurent annonce la ville de Rimouski, proche de quelques kilomètres. C'est aujourd'hui une ville moderne qui compte environ trente-cinq mille habitants. Elle s'étale le long du fleuve et ses quartiers neufs ont commencé à s'accrocher sur les hauteurs de l'arrière pays. Elle

s'est bien relevée d'un incendie dévastateur qui en 1950 avait laissé en ruines fumantes la partie sud-est de la ville. Quoique peu industrialisée, elle est prospère et bien vivante. Siège d'un archevêché et d'une constituante de l'Université du Québec, c'est avant tout une ville de commerce et de services au coeur d'une région demeurée rurale.

Jusqu'à la fin des années '60, Rimouski est le siège social de l'empire Jules-A. Brillant. Self-made-man et financier habile, il

avait mis sur pied tout un réseau d'utilités publiques dans le secteur des communications. C'est en 1937, moins de deux ans avant la deuxième Grande Guerre mondiale, alors que la crise économique ne s'est pas encore résorbée, qu'il fonde le poste CJBR d'une puissance de 1 000 watts à la fréquence de 1 030. A cette époque, la population de Rimouski comptait six mille âmes.

Jules-A. Brillant a pressenti le rôle important que pouvait jouer ce nouveau média dans le déve-



Raymond Laplante qui amorce sa prestigieuse carrière radiophonique à CJBR en 1941. (Photo: Radio-Canada)

loppement économique, social et culturel d'une région éloignée des grands centres et où les postes de Québec et de Montréal entrent difficilement, souvent moins bien que les puissantes stations américaines. Il ne faut pas perdre de vue qu'en 1937 la Société Radio-Canada compte à peine une année d'existence et qu'elle n'est pas encore en mesure d'étendre son réseau français pour couvrir la plus grande partie du Québec, sinon par stations interposées, propriétés de l'entreprise privée et qui deviennent des affiliées de la chaîne française de l'État. C'est dans ces circonstances que naît CJBR. (...)

Grand luxe pour l'époque, CJBR possède un orgue électrique Hammond que la discothécaire-organiste Phil Savage savait mettre en valeur.

Grâce à sa programmation locale, la station commence à tirer parti des ressources régionales. Grâce aussi à son affiliation au réseau français de Radio-Canada, la population se sent mieux reliée au reste de la province et du pays. Un auditeur écrivait alors: «Autrefois, en parlant de Rimouski, on disait qu'on habitait à trois semaines en bas du Québec. Ce n'est plus vraiment maintenant.» En général, les réactions sont excellentes.

«Qui plus est, en descendant ou en remontant le Saguenay sur les bateaux de la Canada Steamship Lines, c'est CJBR qui charme le voyage, à la fin monotone, de milliers de touristes américains qui font le «Saguenay Trip». On ne comprend pas toujours l'annonceur français, mais on semble distinguer entre une romance de Tino Rossi ou un roucoulage de Jean Sablon.

R.L. Pour continuer à évoquer ces premières années, celles de la guerre et celles qui ont immédiatement suivi, je me retrouve en compagnie de François Raymond qui fut annonceur et directeur des émissions à CJBR. François est arrivé à Rimouski en 1945.

F.R. Vous étiez, Raymond, des débuts de CJBR, si je me souviens bien.

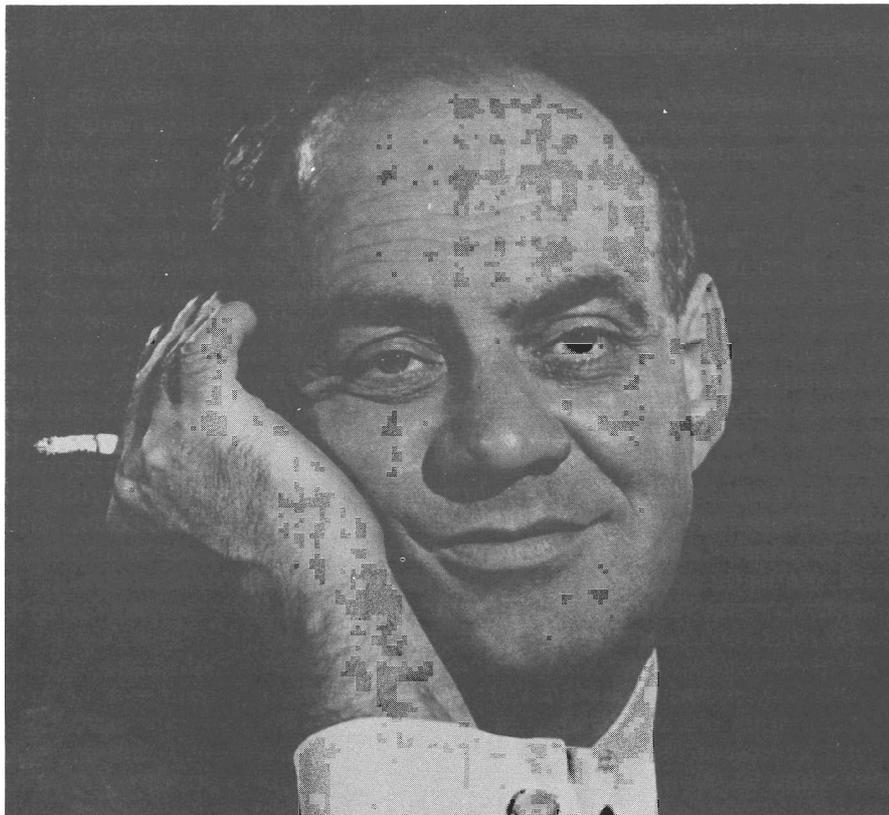
R.L. Je suis arrivé à CJBR en 1941. Miville Couture était déjà passé par là. Et c'est un peu à l'instigation de Miville Couture qui me disait: «Si tu veux apprendre ton métier en fonction de Radio-Canada, ce n'est pas à CBV Québec qu'il faut que tu ailles, c'est dans une station affiliée.»

J'ai quitté CHRC pour CJBR, suivant en cela Téles Gareau qui venait du milieu du théâtre. A mon arrivée à CJBR, Téles avait déjà toute une série de pièces qu'il avait achetées, je pense, de CKCV Québec. Et immédiatement il a recruté des comédiens. On a pu présenter dès la première année, dès la saison de 41, des radios-théâtres. Après ça, il y a eu même quelques créations de textes.

F.R. Vous aviez osé?

R.L. Oui, j'écrivais sous le nom de Claude Avreau, de sorte que ce n'était pas tellement compromettant. Mais entre autres on avait réalisé «La bataille de Château-guay». Mais il avait fallu recruter des comédiens parce qu'évidemment les rôles de mâles prédominaient dans cette série. On a présenté cette «Bataille de Château-guay», j'étais l'annonceur, le narrateur, en plus d'être l'auteur. En plus de ça, évidemment j'étais responsable du bruitage.

Sauf qu'à ce moment-là, comme nous n'avions que deux platines, j'avais demandé à Téles d'aller à la quincaillerie pour



Miville Couture fut l'un des artisans de CJBR à la fin des années 30. Son nom passera à l'histoire avec sa célèbre émission «Chez Miville». (Photo: Radio-Canada)

Techniquement bien outillé pour l'époque, il disposait d'un bon émetteur, d'une régie et de deux studios, dont l'acoustique permet des récitals de piano et de chants chorals.

L'auditoire de CJBR peut entendre à l'occasion la belle voix de Paul-Emile Corbeil, le directeur artistique de la station, de même que celles de plusieurs artistes de passage dans la région.

Le rayonnement de la station atteint la Vallée de la Matapédia, une partie de la Haute Côte Nord. On peut capter CJBR jusqu'à Rivière-du-Loup et même au-delà vers l'ouest. Ses ondes pénètrent jusqu'au Saguenay où il compte d'ailleurs un auditoire fidèle. C'est ce que nous apprend un billet signé Nêmo, publié dans Le Progrès du Golfe le 8 août 1939, et qui se termine par ces lignes:

acheter toutes sortes de baquets, ensuite des céréales pour les bruits de pas dans la forêt. Et évidemment tout ça a fonctionné plus ou moins bien. Ensuite il fallait combiner tous les bruitages, le plan sonore, musical. Mais voilà que la boîte de céréales qui servait à créer l'impression des bruits de pas dans la forêt s'ouvre et que les céréales tombent dans la cuve d'eau. Alors, ce pauvre Gareau continue à barboter, non plus uniquement dans l'eau pour créer le ruisseau, mais dans cette espèce de bouette qu'il lançait à grandes poignées, à grandes mains pleines, sur le mur du studio - parce que Gareau avait certaines fantaisies à certains moments.

F.R. Mais, Raymond, à l'époque, nous sommes durant la guerre en 1941, quelle était la vie à Rimouski? Ca consistait en quoi?

R.L. J'allais dire: la vie à Rimouski était sombre... parce qu'il y avait évidemment de l'obscurcissement. C'était une règle.

F.R. Et il y avait également à Rimouski le camp 55 qui, à votre époque, était bourdonnant d'activités.

R.L. Il y avait la fanfare du camp militaire. Il y avait aussi évidemment à Mont-Joli la base des aviateurs. Et comme Rimouski était un port de mer, il y avait non seulement une école de marine, mais à l'occasion des navires militaires faisaient escale à Rimouski. Or, il se trouvait qu'à certains jours de paye, on retrouvait dans la ville de Rimouski les soldats du camp 55, les aviateurs de l'École de bombardement et de mitraillage de Mont-Joli et quelques marins en bordée.

Alors il y avait un militaire, un jeune homme qui faisait partie de la police militaire, un gars très doux, très calme, qui venait au poste parce qu'on pouvait se faire jouer des disques le soir pendant le réseau et qui aimait écouter la grande musique. Ce soir-là, il se présente. J'avais déjà choisi quelques disques. Il me dit: «Je ne pourrai pas être longtemps parce que ça va barder ce soir. Il faut que je me rende au boulevard Saint-Germain.» Il se rend rue Saint-Germain. Une demi-heure

après, l'activité locale étant terminée, j'appelle l'émetteur pour leur dire de voir aux indicatifs et je descends rue Saint-Germain. Ça bardait à la largeur de la rue!

Et j'aperçois un bonhomme qui est en train de faire son travail de policier, mais mains nues, alors qu'il a une garcette suspendue à ses côtés. Évidemment, ça s'est calmé au bout d'une vingtaine de

avait été une élève de Phil Savage qui avait bâti cette discothèque, m'avait rappelé qu'en 1938, je pense, un an après l'ouverture de la station en 37, le discothécaire et le directeur des programmes s'étaient portés acquéreurs de la fameuse discothèque Telefunken où se trouvaient des disques assez extraordinaires, la voix d'Erna Sack y avait été endisquée, où il y



François Raymond fit son entrée à CJBR en 1945. Il est aujourd'hui directeur des stations de Radio-Canada de l'Est du Québec. (Photo: Denis Malenfant)

minutes, tout est rentré dans l'ordre. Il y a eu quelques échauffourées, des arrestations, puis tout ce beau monde a été récupéré par son arme propre. Et finalement j'aperçois mon gars les mains fendues, mais je dis: «Qu'est-ce qui t'arrive, tu avais ta garcette!» Ah! il dit: «Non, j'ai préféré me servir de mes mains. Vous savez, je ne suis pas un gars tellement mauvais, moi, alors à coups de garcette, non, je n'aurais pas aimé ça.»

F.R. Vous avez mentionné une chose, c'est qu'on venait écouter des disques à CJBR. Effectivement la discothèque de CJBR était une très belle discothèque. Et un souvenir qui m'avait été relaté par une discothécaire du temps, Mlle Jacqueline Filion, qui

avait des orchestres qui évidemment, lors de la déclaration de la guerre, eh! bien, étaient disparus.

R.L. M. Lavoie, le directeur, qui était un homme assez cultivé, qui aimait beaucoup la belle musique, m'avait dit: «Tu vas préparer des émissions pour les élèves en musique du couvent des Ursulines. Alors, tu essaieras de faire l'analyse des oeuvres.»

Alors, tout ce qu'il y avait de livres en musicographie, musicologie, je les fouillais et je présentais des concertos de Mozart, surtout pour les élèves de piano. Dans le fond, c'était un peu une sorte de préparation à ce qu'on se sentait appelé à faire, si jamais un jour on permutait à Radio-Canada. C'était là le grand espoir. (...) ■